

Flashback
Affaire classée?
Une étrange affaire

Pierre Roberge

Volume 4, Number 2, September–October 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, P. (1983). Review of [Flashback : affaire classée? / *Une étrange affaire*]. *Ciné-Bulles*, 4(2), 13–13.

FLASHBACK

Affaire classée?

UNE ÉTRANGE AFFAIRE

FRANÇAIS. 1981. 100 MN. COUL. ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE DE PIERRE GRANIER-DEFERRE

SCÉNARIO: PIERRE GRANIER-DEFERRE, CHRISTOPHER FRANK ET JEAN-MARC ROBERTS, D'APRÈS LE ROMAN *AFFAIRES ÉTRANGÈRES* DE JEAN-MARC ROBERTS

PHOTOGRAPHIE: ETIENNE BECKER

MUSIQUE: PHILIPPE SARDE

MONTAGE: I. GARCIA

INTERPRÉTATION: MICHEL PICCOLI, GÉRARD LANVIN, NATHALIE BAYE, JEAN-PIERRE KALFON

DISTRIBUTEUR: PRIMA

Si, comme le disait Ferré, la plus belle chose qui puisse arriver à un poème c'est d'être mis en musique, il est des romans dont on doit admettre qu'ils prennent, à l'écran, une dimension nouvelle - insoupçonnée auparavant - et trouvent, dans ce passage à un nouveau médium, leur plein accomplissement. Affaires étrangères de Jean-Marc Roberts (prix Renaudot 1979) appartient à cette catégorie de romans. L'adaptation cinématographique qu'en a tiré Pierre Granier-Deferre et qui a pris l'affiche sous le titre Une étrange affaire mérite qu'on s'y attarde malgré l'accueil mitigé dont elle a été l'objet au Québec.

Il faut d'abord rendre hommage aux scénaristes pour cette compréhension intime de l'oeuvre dont ils ont fait preuve et qui leur a permis d'aller au-delà même de ce que l'auteur avait imaginé. Christopher Frank, également récipiendaire du Renaudot pour La Nuit américaine, signe les dialogues. Il a su exprimer, avec une économie de moyen, l'essentiel d'un sujet que le texte de Jean-Marc Roberts laisse, malheureusement, inexploité.

L'argument du film est fort simple. Louis Coline (Gérard Lanvin), employé à la section "publicité" d'un grand magasin, appréhende une mise à pied depuis la mort du directeur de l'établissement. Ce dernier, ignorant les vertus du marketing et, pour tout dire, totalement réfractaire au progrès, avait gardé Coline et Doutré (son supérieur immédiat) dans un état demi-végétatif dont ils avaient su, l'un et l'autre, s'accommoder. Arrive le nouveau directeur, Bertrand Malair (Michel Piccoli). Ses antécédents restent, pour tous, nébuleux mais il a la réputation d'être du genre "briseur d'hommes". Coline, qui dormait depuis deux ans à l'ombre d'un poste illusoire, se croit évidemment perdu. Or, contre toute attente, il est invité à participer aux projets d'envergure de l'entreprise et à occuper, dans les faits (mais, bien entendu, sans les avantages du titre et du salaire), le poste de directeur des "services publicité".

Il acceptera tout, sans broncher. D'abord les insultes: "je vous appelle Louis, dira Malair, c'est moins affreux que Coline, non?". Ces "non" interrogatifs dont il ponctue chacune de ses phrases sont d'un raffinement extrême. Ils décuplent l'acidité dont est chargé son propos et, par le fait même, l'humiliation de celui qui le reçoit.

Ensuite l'isolement. Coline sera traqué jusque dans sa vie privée par Malair et ses deux hommes de confiance François et Paul. On le surchargera de travail. Plus de vacances, plus de temps à consacrer aux amis, au jeu, à l'amour. La société du patron se substituera à celle qu'il avait patiemment cultivée, effaçant tout sur son passage et jusqu'à Nina (Nathalie Baye), sa femme, qui s'en ira,

vaincue elle aussi.

La scène où l'on voit cette dernière incapable de soutenir le regard glacial de Malair alors que Louis, fier de son nouveau patron, le lui présente de loin, de l'autre côté de la rue, préfigure ce dénouement, le rendant en quelque sorte nécessaire. C'est d'ailleurs ce qui fait, d'un certain point de vue, la force de ce film. On y voit un personnage avancer résolument vers sa propre ruine et cette progression nous est présentée dans tout ce qu'elle a d'inéluctable, de tragique en somme.

On comprend l'attitude de soumission de Coline à l'égard de Malair dans la mesure où l'on admet qu'elle est conditionnée par la nécessité qu'a le héros (sic) de trouver un modèle à suivre qu'il puisse admirer, tel un disciple son gourou. Louis reste subjugué par cette image d'un père vivant au Canada, que revient cette phrase essentielle qui livre la clé du film: "C'est très important l'image d'un père, Louis. Ça explique tout. Et même quand ça n'explique rien, ça explique tout".

La figure du patron fait le pont entre différentes structures symboliques. A la fois, maître et persécuteur, mais aussi, d'une certaine façon, rédempteur, il demeure dans tous les cas celui qui impose sa loi. A cet égard, il est tout à fait singulier de voir que Louis développe, à son endroit, en dépit des insultes et des humiliations successives, un sentiment qui est presque de la gratitude. Dans Portier de nuit, Liliana Cavanni ne présentait pas autrement la relation sado-masochiste qui existe entre le bourreau et sa victime et cette sorte de fascination qui en est le fondement.

Il est difficile de décrire le sentiment de gêne qui s'empare du spectateur lors du visionnement de ce film. Tout ce que l'on peut dire, c'est que rares sont les oeuvres qui exploitent de façon si inquiétante ce registre d'émotions. Cela est dû, par-dessus tout, au jeu particulièrement convaincant de Michel Piccoli (qui signe peut-être ici la plus belle interprétation de sa carrière) mais aussi à celui d'artistes de talent, Gérard Lanvin en tête.

On sent que Pierre Granier-Deferre apporte un soin méticuleux à la mise en scène. Aucun répit n'est accordé au spectateur. Le film qu'il présente se développe comme un long crescendo qui ne bouleversera peut-être pas le langage cinématographique mais qui a, du moins, cette intelligence discrète lui permettant de se plier aux exigences d'un contenu au point de se faire oublier.

On comprend mal qu'une oeuvre d'une telle sensibilité n'ait eu qu'une carrière commerciale assez modeste. Tous les ingrédients nécessaires à la réussite étaient pourtant présents: des comédiens chevronnés, un scénario original et un réalisateur qui a déjà plusieurs succès à son actif dont Paris au mois d'août (1965), Adieu poulet (1975), Une femme à sa fenêtre (1976). Radio-Québec l'a inclus à sa programmation d'automne. Les qualités du film ne devraient pas trop souffrir de ce passage au petit écran. Espérons simplement que le public cinéphile aura alors l'occasion d'apprécier à sa juste mesure une oeuvre cinématographique qui ne mérite pas l'oubli dont elle a été, jusqu'ici, l'objet.

Pierre Roberge

A noter: un nouveau film de Pierre Granier-Deferre en vue, la comédie L'ami de Vincent. Il s'agit une fois de plus de l'adaptation d'un roman de Jean-Marc Roberts signée Christopher Franck. La distribution comprend Françoise Fabian, Philippe Noiret, et Jean Rochefort.